

Pages d'autrefois : les deux coqs : (suite et fin)

Autor(en): **Ceresole, Alfred**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande**

Band (Jahr): **68 (1929)**

Heft 2

PDF erstellt am: **22.05.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-222362>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

CONTEUR VAUDOIS

JOURNAL DE LA SUISSE ROMANDE
PARAISANT LE SAMEDI

Rédaction et Administration :
Imprimerie **PACHE-VARDEL & BRON**, Lausanne
PRÉ-DU-MARCHÉ, 9

Pour les annonces s'adresser exclusivement à

l'Agence de publicité **Gust. AMACKER**
Palud, 3 — LAUSANNE

ABONNEMENT : Suisse, un an Fr. 6.—
six mois, Fr. 3.50 — Etranger, port en sus

ANNONCES

30 cent. la ligne ou son espace.

Réclames, 50 cent.

Les annonces sont reçues jusqu'au jeudi à midi.



Nous avisons les personnes qui ont reçu **LE CONTEUR** depuis quelques semaines, à l'essai, que nous prendrons l'abonnement en remboursement pour le 30 janvier.

UN POING, C'EST TOUT

Si les Européens pouvaient correspondre pendant cinq minutes avec les habitants des mers, la première chose qu'ils leur demanderaient serait probablement les noms de leurs champions de boxe.

Ils profiteraient ensuite de quelques secondes de conversation qui resteraient pour leur annoncer que Carpentier ne fait plus que du cinéma.

Et la moitié des gens trouveraient cela naturel.

Pour beaucoup de monde, en effet, l'unique préoccupation de la vie est le sport. On en fait un dieu auquel on sacrifie la santé et l'intelligence. Les gens vraiment exagèrent.

Au lieu de développer leurs corps harmonieusement par des exercices appropriés, ils s'acharnent à vouloir battre les records les moins sensés et ressemblent un peu à ces enfants polissons qui jouent à celui qui crachera le plus loin.

L'athlète complet disparaît alors pour laisser place à l'individu parfois mal loti, qui s'est spécialisé et qu'on appelle professionnel.

Le public l'admire. Il tombe en extase devant ce Monsieur dont les muscles saillent, sans songer qu'un homme qui possède une force de cheval n'est bien souvent qu'un âne.

On applaudit aux performances extraordinaires, cela seul intéresse.

Personne, dans la masse, ne connaît les noms des inventeurs du téléphone, et si vous parlez de Graham Belle, on croira qu'il s'agit du centre avant de l'équipe nationale anglaise de football.

Par contre, le premier osse venu pourra vous citer, sur le bout du doigt, la liste des principaux coureurs du Tour de France cycliste depuis son lancement jusqu'à nos jours. Au sortir de l'école, il ne saura pas le français, mais il aura de solides notions d'anglais; il vous entretiendra de goal et de pénalty à telle enseigne que vous en resterez pantois. Et puis, il vous demandera de tâter son bras replié, de palper le biceps: «tu sens, nous dira-t-il, j'ai d'la boulette!»

Avoir d'la boulette, tout est là.

Si les savants étaient ambitieux, s'ils peinaient dans l'intention de devenir populaires, nous leur dirions ceci:

«Avant de continuer vos recherches, mettez donc un costume de bain, tentez, par exemple, la traversée de la Manche à la nage, ou bien, si vous le préférez, cassez la figure à quelqu'un devant dix mille spectateurs»

Ainsi, vous attirerez l'attention sur vous, et peut-être sur vos travaux. On lirait bientôt, dans les journaux sportifs, des communiqués dans le goût de celui-ci: «Nous apprenons avec plaisir que le célèbre boxeur Edison se distingue. Après avoir battu Dempsey aux points, il oc-

cupe ses loisirs à des inventions scientifiques dont on nous dit grand bien. Nous félicitons notre ami qui se trouve aujourd'hui dans une excellente forme»

Et la galerie applaudirait.

Si Virgile avait été un as du ballon, les collégiens étudieraient son œuvre avec beaucoup plus d'intérêt.

En un mot, il n'a manqué aux grands hommes qu'une chose pour être admirés des petits: d'la boulette.

Eh bien, c'est triste.

Autant le sport pratiqué raisonnablement est sain pour l'esprit et le corps, autant les exagérations modernes auxquelles on se livre abrutissent. Il appartient aux vrais sportifs de les combattre. Ainsi, la cause qu'ils défendent, dépourvue de ce qui la ternit, apparaîtra dans toute sa beauté. *André Marcel.*

Une petite-fille érudite. — Il faut toujours qu'un grand-père dise la vérité à ses petits enfants, l'exemple suivant le démontre:

— Grand-papa, demande une petite-fille à son aïeul, pourquoi as-tu les cheveux si blancs?

— Parce que je suis très vieux, mon enfant; j'étais dans l'Arche.

— Serais-tu Noé?

— Non, je ne suis pas Noé.

— Es-tu Sem?

— Non, je ne suis pas Sem.

— Cham alors?

— Non, je ne suis pas Cham.

— Alors tu dois être Japhet?

— Non plus.

— Alors, reprend la petite impatientée, tu ne peux être qu'une bête.



LE POUSTELION DAI Z'AUTRO IADZO

Lo Conteu l'a reçu l'autr-hi onna lettra, que lâi a dessus dâi moui de galé affère. Principalement ie dèvese dâi vilhio facteu, lè poustelion quemet on l'ao desâi. Atsé-la tota pelietta:

A elliao Monsu dao Conteu,

Y'é tsandz bin septanta et pas spant'ion! Lè poustelion d'ora sant pas asse suti qu'ie dein noutron tin. Dao passâ l'irè on pliezi dè lè vèrè elliao poustelion. Du tot lien no criavânt: «Eh! bon-dzo! vaique onna carta dè voutra tanta dè Velanaova. Vint vo trovâ dèmeindzè. Saret tsi vo dè bon'haoro. Po su que va vo portâ dè la frecachâ, sin comptâ onna bouna botollie.» On auto yadzo, lo porta-novi no z'arâi de: «Vo z'ai dai pareint pè Tolotsena. Lâi a auquie que va pas lè ein-an, onna lettra avoué la bordira nâira.» Et po no derè lo temps que volliavè fère, ein avâi min à leu; et no z'appreindrè lè novi dè la vela. Adan, on savâi tot cein

que sè passavè; lai avai pas fauta dè lièrè la follie. On savâi diéro la bouna fenna avâi du corrè dè yadzo tsi onna taula; se lè dzouvenè dzein s'irant bin battu à Tsalande; ao bin ao Boun-an. No ne no gênâvi pas non plie dè lao demandâ totè sortè: quand falliâi preindrè onna pourdze, ao bin se l'irè lo bon momeint po sè fère tondrè.

Ora, alladè lao demandâ auquie. Vo n'oudè min dè rèponsa, ao bin: «N'in sè rein! On derâi dai militèro que l'ant fé lao servico dein lè z'Allemagnè.

Qu'ie volliâi-vo? l'è dinse. Lo mondo tsandzè adi, et lai a rein à rèpipâ.

Mâ tot parâi noutron villio dèvezâ ne tsandzè pas li; respet!

E. B., ao mimero 70, âi-vo
bin oin?

Un cornichon égaré. — A table d'hôte, un monsieur à la mine idiote, roule des yeux effarés en se tournant successivement de droite à gauche.

— Vous avez perdu quelque chose? lui demande un voisin.

— Non, je cherche les cornichons.



Pages d'autrefois

LES DEUX COQS

(Suite et fin.)

Pendant la journée, le coq en question ne pensait qu'à faire plaisir à ses poulettes. Il ne vivait que pour elles. Ce n'est pas à lui qu'on aurait pu dire qu'il était un de ces racornis d'égoïstes qui ne songent qu'à eux. Pas du tout! Il y a des bêtes qui peuvent servir d'exemple aux hommes.

Mon coq voyait-il une sauterelle gambader dans le poulailler, ou une cancoïre tomber sur le pavé, il te les agaffait d'un coup et les déposait aux pieds de ces dames. Il n'en touchait rien pour lui. Voyait-il venir l'écuelle ou le bagolet, avec une bonne régalée de son ou d'avoine, vite il donnait le signal, battait le rappel, — *tec, tec, tec, tec*, — et voilà que toute la bande arrivait.

Voyait-il passer dans le ciel bleu, au-dessus des grands noyers, la cribllette ou le bon oiseau, de suite il piquait un vermillon de peur ou de colère, criait: «Garde à vous, mes amies! aux armes la garde!» avec une épouvantable ciclée! *ta ta co, co, co, co...* qui coupait l'appétit de ces dames et les faisait décamper de suite.

Après dîner, voyait-il une de ces bonnes pucines qui avait, comme on dirait, du noir ou du chagrin, et qui s'en allait en gaganant dans le poulailler sans savoir que faire et en piolant: *ka ra ka, ka, ka*, vite il allait la distraire, lui en conter une pour la consoler. — En entendait-il une autre chanter sa chanson, après avoir bien fait son devoir et pondu un bel œuf: *tec, tec, tec, colaco*, monsieur quittait tout, t'y traçait après pour avoir des nouvelles de l'événement.

Oh! quel joli gaillard! aussi était-il apprécié de toute la compagnie.

Tout alla bien en effet pour lui pendant trois ans. Il recevait toutes les politesses, tous les compliments. Il n'avait qu'à cligner de l'œil pour être compris et obéi. C'était tout plaisir.

En vérité, il fait tant bon royaume, se trouver, faute de comparaison, le plus beau, le plus intelligent, le plus apprécié d'une compagnie. Pardine ! Quand on est seul, ce n'est pas malin ! Mais gare la concurrence ! Elle arriva bientôt.

* * *

Avec les années, mon brave coq, se fit vieux. Il lui prit des rhumatismes. Sa tignasse commença à partir, et le peu qui restait n'avait plus l'air de rien. La nuque s'était pelée, les jambes brelanchaient, les yeux voyaient gris, le panache de la queue sentait l'hiver, la crête n'était plus rouge, la tenue n'était plus rien, l'entrain se faisait rare, tout, en vérité, allait de gangoué, jusqu'au gosier qui refusait le service. Aussi, adieu les beaux chants de retraite le soir, et les jolis appels de la diane au matin ! Plus de sonores réponses au coq du syndic ! Le timbre était fêlé ; les beaux jours envolés ; mon pauvre coq était tout dépatouillé.

Aussi je me dis l'autre jour : « Jean-Louis, il te faut un nouveau coq. Tu iras à la foire de Châtel et tu tâcheras d'en trouver un. »

Bon ! Je fais mon affaire : pour 3 francs 50 centimes et une chopine, j'en ai trouvé un tout beau d'un Fribourgeois, d'un dzozet d'Attalens.

De suite, en revenant, je le lâche dans le poulailler. Attention, ici ! Mon père, est-il possible ! quel commerce et quelle comédie !

Oh ! pour celui-ci, c'était un tout fin merle. Avec ça, qu'il était beau, de bonne tenue et avec un plumage extra-propre et luisant.

De suite, en entrant au poulailler, il s'est secoué ; il a ouvert de grands yeux ; il a regardé de droite et de gauche, en poussant des petits cris qui montraient sans doute qu'il avait compris l'affaire.

Comme le vieux roupillait dans un coin, voilà le jeune qui se met de suite à faire la causette avec ces dames, qui viennent une à une regarder son panache et tendre l'oreille à ses propos. Elles sont bientôt toutes là. Alors, il leur parle du canton de Fribourg, des fricots d'Attalens, de ses cousines de par là-haut. Il leur conte des goguinettes, dit un mot à celle-ci, un mot à celle-là, sans oublier surtout les vieilles. Il leur émette des chiquets de pain sec ; il leur retourne des cailloux, leur attrape des mouches, avec des jolis airs gracieux. C'étaient des roucoules et des coters à n'en pas finir.

Et toutes ces pucines n'en revenaient pas.

Tout nouveau, tout beau. C'est clair ! Aussi chacune voulait l'entendre, s'empressait autour de lui, pour lui dire un petit secret ou pour lui montrer les bons coins. Toutes jacassaient, pirouettaient, se poussaient, se picotaient comme des folles. Au bout d'une demi-heure, il y eut de rudes jalousies.

Mon père, quand j'y pense ! ce qu'il faut pour tant peu de chose, dans ce monde, pour tourner la tête et le cœur à certaines créatures : une calomnie d'un côté, une flatterie de l'autre, ici un peu de dépit, là le grand malheur de n'être plus jeune, en un mot, — pour les petits esprits, — quelques plumes de plus ou de moins, et les voilà partis, collés, emballés, jusqu'à ce que, demain, un autre les dégomme.

Et voilà la vie ! Pauvre monde que le nôtre, où le haut du pavé est trop souvent, chez nous, non pas à celui qui a le plus d'intelligence, de valeur, ou de caractère, mais à celui qui aura le plus de toupet, de ruse ou de capitaux !

Les plus braves sont vite oubliés, au moins ; il ne faut pas se le dissimuler.

* * *

Aussi, comme mon dzozet ne se tenait pas de plaisir, voici qu'il pousse un cri de joie.

Oui, mais voilà le vieux qui se réveille en sursaut. Il lève la tête, se secoue, ouvre son meilleur œil, voit l'affaire, aperçoit l'ennemi, comprend son malheur et sent une dernière goutte de sang lui courir dans les veines et lui sauter à la gar-

guette. Il se dresse sur ses pattes de vétéran, guigne en avant, de côté, avec des airs sinistres et en se disant :

« Qui est celui-ci ? Quel est ce gaillard ? Que fais-tu chez moi ?... Viendrais-tu, par hasard, troubler mon ménage ? Oh ! oh ! oh ! attends, mon petit ! Veille-toi ta brûlée ! »

Et, en avant, le cou tendu, les ailes en folie, il lui court dessus, lui tombe sur le flanc, avec toute sa colère et aussi tous ses rhumatismes. L'autre, qui a vu venir le coup de temps, riposte. Crin ! crah ! griffes en avant et becs en l'air ! Hardi ! tous les coups des coups ! De ma vie, quelle distribution. Tantôt ils s'attrapaient la crête, le cou, la queue, tantôt ils s'élançaient, se griffaient le poitrail ; puis, — de puissants moments, pendant que toutes les poules épouaillées faisaient le cercle sans piper le mot, — mes deux coqs se regardaient la tête en bas, le cou tendu en avant, comme s'ils se disaient, le poing en l'air : — Redis-le voir devant le monde !

Et puis, — fredin ! fredah ! — ils recommencent.

Cette empoignée a bien duré une bonne demi-heure. Quand le pauvre vétéran a senti que c'était lui qui recevait la remoufflée et que ses pucines lui faussaient compagnie, il s'est dit :

« Ah ! coquin ! coquines ! poison de rhumatismes !... Ah ! C'est comme ça ! Eh bien, rave ! je m'en vais ! »

Et, clopin clopant, vingt plumes de moins, la crête en sang, mon brave vieux quitte la place et s'en va... Où ?

Je ne l'aurais jamais cru. Ne va-t-il pas s'agguiller, pendant huit jours de suite, sans boire ni manger, sur un perchoir, au fin fond du poulailler !

J'ai eu beau l'appeler pour lui tendre quelque chose : rien n'y a fait. Il s'était mis dans la tête de crever de faim plutôt que de fraterniser avec ce Fribourgeois. Il lui faisait un œil terrible, tout rouge de colère et de jalousie, si bien que mon pauvre coq, après avoir tenu pendant une semaine sur son bâton, en est tombé raide mort, un beau matin, tué par le chagrin.

Quand j'ai vu ça, franchement, ça m'a remué le côté gauche, et je me suis dit : « Eh bien, respect pour toi ! pour un bon coq, tu en étais un ! »

Alfred Ceresole.

SOCIÉTÉ DE JEUNESSE D'YVORNE

(Suite)

Du 15 mars 1873

Présidence du citoyen L. D.

Ont été ballotés et « cérémentés » les citoyens X. X....

Du 2 décembre 1876

Présidence du citoyen L. T.

Il a été décidé de danser à l'unanimité. Il a été décidé d'engager une *musique de bal en cuivre* et de désigner T. L. et B. L. pour vérifier les filles.

Bu 4 pots.

Du 24 février 1877

Présidence du citoyen T. L. de P. L.

L'assemblée est convoquée pour 7 h. Sans absence.

Dans cette assemblée, il a été décidé de *rejeter du sein de la société le citoyen X pour mauvaise conduite et finance* (sic), (signé) greffe de jeunesse.

Du 20 juillet 1878

Présidence du citoyen T. L.

Dans cette assemblée, la commission des comptes a donné son rapport. Il a été accepté. Il reste en caisse fr. 30.90 ct. Il a été bu 4 litres à cet examen des comptes.

Il a aussi été réélu un nouveau secrétaire en remplacement du précédent qui a été reconnu inexact.

En dernier lieu, il a été décidé qu'il faudrait que le secrétaire et le président signent dorénavant les verbaux.

Bu 12 litres 1/2.

Du 14 décembre 1878

Présidence du citoyen T. L.

Le président fait connaître que le citoyen X. a subi sa peine prévue à l'art 3.

Il demande s'il faut suivre.

L'assemblée le trace à la pluralité des voix.

Du 12 janvier 1879

Dans cette assemblée, se présente le citoyen H. P. qui offre à la jeunesse à l'occasion de son mariage, un setier et en souvenir de son célibat 3 litres, cela sans provocation ni contrainte.

Du 24 mai 1879

Présidence du citoyen T. L.

Dans cette séance, les membres qui ont été délégués à Vevey à la fonderie Roy ont donné le rapport suivant de leur mission :

« Le fondeur achètera la matière de nos deux canons actuels à raison de fr. 1.25 le kilo.

« Deux pièces en bronze devront être payées 160 fr.

« Deux de fonte reviendront à 80 francs. »

La décision est prise d'acheter les 2 pièces de fonte comme étant à un bas prix tout en étant suffisantes pour la société.

Décidé de suspendre X et Y pour défaut de paiement. Ces membres n'auront plus de rapports avec la jeunesse jusqu'à ce qu'ils aient soldé leurs comptes.

Ensuite de sa demande, la société a autorisé le boursier de faire réparer la « bouteselle » et la « cocasse ». Ainsi que de changer de peau à un tambour.

Du 21 avril 1881

Présidence du citoyen H. T.

Le citoyen H. M. nous offre à titre de présent à l'occasion de son mariage et afin de boire à sa santé et à celle de sa future moitié : 4 setiers et 30 fr. Cela sans provocation ni contrainte.

Du 31 décembre 1882

Présidence du citoyen H. T.

Les sociétaires tirent au sort qui leur désignent les personnes du beau-sexe qu'ils auront à s'inquiéter de présenter au bal.

Bu 13 litres.

(A suivre).

Alph. Mex.

SOUS LA CARRE

MOI, qui suis d'un naturel paisible et doux ; moi, qui ne chercherais pas spécialement rogne à un tavan, pas même à un Allemand, j'ai failli dépendre les portes du Ciel et effondrer le plafond de l'enfer !

Faut-il pas que, l'autre jour, je suis obligé d'aller chercher un renseignement chez Siméon Vannet, le syndic de Courgeret. Je le connais depuis longtemps et je me réjouissais de le revoir, me souvenant de son aimable réception la dernière fois que le hasard m'avait fait tomber chez lui, par un beau dimanche après-midi de décembre. Je revoyais la grande cuisine, propre comme un oignon ; je repensais à l'excellent nouveau que nous avions dégusté en mangeant des noix. Quelles étaient bonnes, les noix à Monsieur le syndic, comme dit la femme de Jean ! Bref, je me réjouissais de revoir cette demeure hospitalière et ses hôtes affables ; aussi, je hâtais le pas pour y arriver plus tôt.

Le temps, par exemple, ne riait pas, il était plutôt disposé à pleurer, et, il se mit effectivement à pleuvoir pour tout de bon.

J'arrive donc avec la pluie chez Siméon, dans le verger, une lessive a voulu essayer de sécher, je vois des draps qui se replient sur eux-mêmes, comme par enchantement, des bras nus qui s'agitent, des jambes alertes qui trottent sous des cotillons retroussés ; c'est le sauve qui peut de la lessive à moitié sèche ! Cela me fait perdre un peu de ma belle assurance, et, je me dis que j'arriverais un peu mal à propos ; mais ce n'est pas à la lessive que j'en veux, c'est au syndic, et, je suppose qu'il ne s'occupe pas du linge !

Je m'approche donc de madame la syndique, qui arrive justement du verger, avec une brassée de linge ; et, après le salut d'usage, je lui demande si je pouvais voir le syndic.

— Ah oui ! Vous tombez bien ! Je ne sais même pas où il est mon syndic d'homme ! Il est bien sûr par le village !

— Ou pensez-vous que je puisse le trouver ? J'irai le rejoindre.

— Rien de ça ! Il y a assez longtemps qu'il se traîne par voie et par chemin, il n'a qu'à se